

**Francisco Lozano**

**La Vérité ?**

## PROLOGUE

Cyrille Lambert ferma la porte de son bureau à clé comme tous les soirs. Avant de quitter son travail il avait soigneusement rangé tous les documents sur lesquels il travaillait dans le petit coffre-fort mis à sa disposition par TAM, le service de sécurité de l'entreprise ne plaisantait pas avec la confidentialité.

Il descendit au deuxième sous-sol où se trouvait sa Toyota land cruiser. Les gros 4X4 étaient son péché mignon et son seul luxe. Il sortit du parking à 20h36 selon le registre du gardien. Ce dernier se souvenait de l'avoir salué comme tous les soirs. Le Français était habituellement l'un des derniers à quitter son travail et ne manquait jamais de lui faire un signe de la main en passant.

Cyrille Lambert klaxonna. Le gardien vint ouvrir la grille, c'était un des avantages de l'Afrique, du personnel pléthorique payé une misère. On en prenait vite l'habitude, ce serait dur de revenir en France. Le gardien de l'ensemble résidentiel où il occupait un logement de fonction au cinquième étage dans le quartier de Kalikak, le vit entrer peu avant vingt-et-une heures, à cette heure-là la circulation dans la capitale du Gabon commençait à se fluidifier. Cyrille Lambert s'arrêta un petit instant pour lui demander des nouvelles de son petit dernier qui avait été hospitalisé deux jours auparavant, il paraissait dans un état tout à fait normal.

Vingt minutes plus tard un cri terrifiant le fit se précipiter à l'extérieur de l'immeuble son revolver à la main. Lambert gisait sur la pelouse les membres écartelés. L'arrosage automatique s'étant déclenché, son costume, qu'il n'avait pas quitté, était trempé. Le gardien se surprit à penser, avant de se le reprocher, que c'était un sacré gâchis, un aussi beau vêtement.

S'agissant d'un ressortissant français, la police gabonaise bénéficia de l'appui d'une équipe de la brigade criminelle. L'enquête fut rapide, Lambert avait laissé une lettre ne laissant aucun doute sur ses intentions. Sa femme était repartie en France avec leurs enfants au cours du mois de juillet. Elle confirma aux gendarmes qui l'interviewèrent qu'elle ne supportait plus la vie en Afrique. Le climat, l'oisiveté des épouses d'expatriés, la communauté européenne qui donnait l'impression de tourner en rond, avec toujours les mêmes têtes. L'entrée en sixième de son aîné l'avait décidée, elle voulait que ses enfants soient éduqués en France, son mari n'avait qu'à la suivre ou rester tout seul au Gabon. Elle n'aurait jamais imaginé que son mari sombrerait dans une dépression pouvant le conduire au suicide.

Le capitaine de la crim tiqua sur un seul point, la lettre de Cyrille Lambert n'était pas manuscrite, elle avait été tapée sur un ordinateur et imprimée nécessairement à son bureau. En effet, il n'y avait pas d'imprimante dans l'appartement. Le suicide avait été prémédité sans que personne de son entourage ne s'en doute. Du moins c'est ce qui ressortait des PV d'interrogatoires que ses collègues gabonais lui avaient communiqués.

# Chapitre 1

Cette histoire commence de la façon la plus banale qui soit, par une sonnerie de téléphone. Santiago prit son portable. Le numéro de l'appelant était masqué. D'habitude il ne répondait pas lors qu'aucun numéro ne s'affichait ; pourquoi fit-il une exception cette fois-là ? Lui-même n'en savait rien. Il ne se doutait pas non plus des événements que ce coup de fil allait déclencher. Mais n'anticipons pas.

« Allô. Qui est à l'appareil ?

— Mon nom ne vous dirait rien.

Effectivement Santiago ne reconnaissait pas cette voix.

— C'est peut-être à moi d'en juger ?

— Écoutez-moi, vous jugerez après. J'ai des informations qui vous intéresseront.

Santiago se demandait comment son interlocuteur avait pu obtenir son numéro, tout en s'interrogeant : quelles informations ?

— C'est au sujet de la mort de votre femme. Continua la voix anonyme. D'après ce que je sais vous pensez connaître les commanditaires.

— En quoi cela vous concerne-t-il ?

— Disons que je suis un amoureux de la vérité. Je l'aime tellement que je veux la faire partager aux autres. À votre place je m'intéresserais à Constantin Karamanlis, le patron de TAM finances. C'est un conseil gratuit et désintéressé.

— Je me méfie des conseils désintéressés.

— Libre à vous. Demandez-vous aussi pourquoi Cyrille Lambert, le représentant de TAM pour l'Afrique s'est, paraît-il, suicidé ?

— Vous me demandez de me poser beaucoup de questions. C'est un peu facile et cela manque d'éléments concrets.

— Du concret vous allez en avoir. Soyez à La Rochelle, ce soir à dix-neuf heures au café de la Paix. »

Santiago, perplexe, entendit son interlocuteur raccrocher. Il connaissait les deux noms que la voix anonyme venait de lui jeter en pâture. TAM était intimement liée aux ventes de matériel militaire au Costa Verde. Santiago avait déjà entendu le nom de son patron, mais Cyrille Lambert lui était inconnu. Une petite recherche sur Internet s'imposait.

Il était rentré chez lui, à Rochefort. Fabienne était toujours hospitalisée, bien que son état s'améliore de jour en jour. Elle était entourée de sa famille, Santiago s'était senti un peu inutile. La sœur de son amie ne cachait pas son hostilité à son égard, elle le connaissait à l'époque où ils s'étaient séparés et ne lui pardonnait pas d'avoir fait souffrir sa petite sœur. Il avait, néanmoins, décidé de retar-

der son départ pour le Costa Verde, voulant être sûr que Fabienne était totalement remise de ses blessures<sup>1</sup>, avant de traverser l'Atlantique. De toutes façons, Inès de los Rios et son équipe n'avaient pas besoin de lui dans l'immédiat. Il restait quinze jours avant le premier tour de la présidentielle et quatre semaines supplémentaires avant que ne se déroule le second tour. Il avait comme cela le temps de préparer son voyage tranquillement.

Il tapa "Cyrille Lambert" dans la fenêtre du moteur de recherches : 432 000 résultats. Aïe ! ce ne serait pas évident. Il rajouta "suicide" ; sur la première page, des articles de journaux lui étaient proposés. Il découvrit que le nom en question était celui d'un cadre de l'entreprise TAM international finance qui s'était suicidé au Gabon après que sa femme l'ait quitté. Donc cet homme était en lien direct avec l'intermédiaire dans les marchés d'armes avec le Costa Verde dont Joël Bazin lui avait parlé.

Il regarda sa montre, dix-huit heures. Il avait juste le temps de rejoindre La Rochelle sans se presser. Le café de la Paix où plane encore le souvenir de Simenon se trouve sur la place de Verdun au cœur de la ville. La quatre voies était peu fréquentée dans le sens qu'il emprunta. Dans l'autre sens, les nombreux Rochefortais qui travaillent dans la capitale de la Charente-Maritime, retournaient chez eux. Santiago décida de se garer place de Verdun, il y avait de places libres sur le parking de surface. Il passa devant le commissariat, dont le déménagement dans des locaux neufs se faisait encore attendre.

Le café, avec son esthétique début de siècle, grandes glaces aux murs, lustres décorés, boiseries sombres, attirait beaucoup les touristes. Ils étaient peu nombreux en cette fin de saison, Santiago put donc s'installer en terrasse. Il commanda une pression, dix minutes à patienter, à condition que son rendez-vous soit exact. Que pouvait-il en attendre ?

---

<sup>1</sup>Voir Gabrielle du même auteur dans la même collection

*Faire le ménage.* Pascal Susini, repensait aux derniers mots que le président Kovacs lui avait adressés avant de raccrocher brutalement. De toute évidence la situation commençait à l'inquiéter et Susini n'aimait pas ça ; il ne savait que trop bien ce que cela pouvait signifier pour son avenir. Kovacs était aussi prompt à récompenser les collaborateurs efficaces et fidèles, qu'à reléguer aux oubliettes ceux qui l'avaient déçu.

Il se leva et ouvrit la porte qui le séparait de sa secrétaire. Celle-ci leva la tête, les mains suspendues au-dessus du clavier.

— Dites à Charles Dubreuil de venir dans mon bureau.

— Bien monsieur.

Le patron de Global Security n'attendit pas longtemps. Ses collaborateurs connaissaient les limites de sa patience et évitaient de les mettre à l'épreuve. Sur un geste d'invitation, Dubreuil prit place en face de son patron.

— Charles, le boss s'inquiète des possibles suites de l'affaire costaverdienne. Il faut éviter que la presse puisse le relier au scandale des commissions. Chez TAM, le suicide de Cyrille Lambert est venu juste à point.

— Un peu trop, tu ne crois pas ?

— Ce n'est pas notre problème. Karamanlis mène sa barque comme il l'entend. Moi ce qui me préoccupe ce sont nos propres affaires et leurs éventuels points faibles. La mère de Gabrielle Blanco par exemple.

Dubreuil comprit tout de suite où son chef voulait en venir.

— J'ai été très discret avec elle. Elle me croit toujours policier et ne sait rien à propos de Global.

— Tu m'as dit qu'elle t'avait téléphoné.

Dubreuil, sentant ce qui allait suivre, rougit. Il répliqua.

— Je lui ai laissé une carte du ministère de l'intérieur.

— Avec ton nom et ton numéro d'ici. Et elle t'a vu.

— Effectivement, mais c'est une vieille femme je serais étonné qu'elle se souvienne encore de moi.

— Je ne veux pas de suppositions, mais des certitudes. Tu as laissé trop de traces, à toi de les effacer et vite.

— Très bien patron, je m'en charge.

